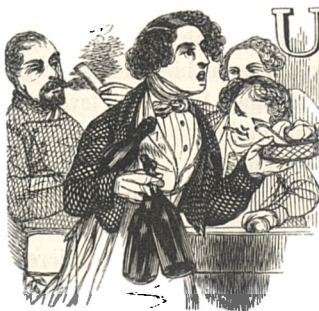






LE GARÇON DE CAFÉ.



UN homme porte des chemises en toile de Hollande, des bas de Paris; ses souliers vernis ont été faits sur les dessins d'un bottier de la rue Vivienne; il n'emploie, pour sa barbe, que du savon onctueux, pour ses mains que de la pâte d'amandes douces; ses dents sont entretenues par Desirabode, sa chevelure par Michalon; il a appris l'art du sourire perpétuel dans la classe d'un vieux mime de l'Opéra; il est patient, poli, aimable.....

Vous croyez qu'il est question d'un grand-écuyer de prince, d'un diplomate, d'un chanteur de romances?

Du tout . il s'agit d'un garçon de café.

On est assez généralement garçon de café de père en fils. Tel homme qui sert des glaces au *Café de Foi*, ou des cerises à l'eau-de-vie chez *la mère Saguet*, à la barrière du Maine, avait un trisaïeul dans *la carrière* qu'il exploite, comme aujourd'hui, un Séguier, un Molé, un Crillon, dans l'armée ou dans la magistrature. L'art de verser le café, la liqueur, de marcher au pas de charge, à travers des allées de tables et de tabourets, en portant dans la main droite des buissons de sorbets, un thé complet, ou une phalange de carafes d'orgeat, cet art-là demande une longue habitude. Pour faire un bon garçon de café, il faut avoir été pris tout petit, il faut avoir commencé ses exercices sous les yeux d'un père.

Cependant il est quelques exceptions à cette règle : on rencontre, dans l'intéressante classe qui nous occupe aujourd'hui, plus d'un praticien qui n'a pas été bercé avec les traditions de café, et qui, à l'âge de quinze ans, n'eût pas su laver une tasse sans en faire des morceaux. C'est une variété de l'espèce, chez laquelle le génie a lui

tout d'un coup. Les antécédents de ceux qui la composent se perdent dans les brouillards d'un passé orageux, dans la fumée de cent estaminets, dans la chronique de la *Chaumière* et de la *Courville*. Ces garçons de café-là ont, pour la plupart, hérité jadis d'un parent de la Normandie, ou du Perche. Alors ils ont roulé dans les cabriolets de *régie* pendant les jours gras de telle année; ils ont joué du cor chez tous les marchands de vin de la rue Montorgueil; ils ont fatigué le sol historique du bois de Romainville avec leur danse passionnée, puis, un beau jour, ils ont porté leur dernier écu au *bureau de placement*. Ils sont devenus garçons de café.

Ceux-là ne sont pas les moins habiles. Leur vieille expérience en fait d'excellents arbitres dans une discussion de billard, de dames ou de dominos; ils savent, de longue date, ce qui plaît aux *viveurs* sortant d'un bon repas, et ils n'ont pas peur des ivrognes.

Quels que soient d'ailleurs ses précédents, le garçon de café typique est toujours un homme probe et bien portant : la vigueur de constitution et l'honnêteté d'âme sont deux qualités sans lesquelles il ne saurait être. L'œil du maître, on le comprend, ne peut toujours planer sur les flacons, les carafes, les tasses et les cafetières du laboratoire. Rien de facile comme de détourner, au milieu de la consommation gigantesque de certains établissements, quelques gouttes de cet océan de rafraîchissements et de liqueurs, quelques fractions de ce total que le patron compte tous les soirs, à la grande mortification du mauvais sujet retardataire échangeant sa dernière pièce de dix sous, à minuit, contre une bouteille de bière blanche. Le garçon est donc, et de toute nécessité, un honnête homme. Depuis le lever du soleil jusqu'à l'extinction du gaz, il manipule le numéraire de son prochain : c'est un serviteur de confiance, c'est un garçon de recettes à domicile.

Vigueur de constitution : vous allez voir qu'elle est indispensable au garçon de café. Le jour paraît; le garçon de café qui, la veille, a dû se coucher tard, doit se lever de bonne heure. Il n'y a guère d'éveillés à Paris que les fruitières, les balayeurs et les porteurs d'eau; eh bien! lui, homme élégant, lui qui passe son temps au milieu d'épicuriens, lui qui fait incontestablement partie de la civilisation avancée, de la vie de luxe, il faut qu'il s'arrache aux douceurs du repos. Tous les jours le bien vivre l'entoure de ses séductions, de ses parfums, de ses joies, et lui, il doit vivre de la vie rude de l'ouvrier; son maître veut qu'il ait, à la fois, l'élégance coquette d'une jolie perruche et la vigilance pénible du coq. Il s'éveille donc, il étend les bras, et ses doigts allongés vont frapper les pieds des tables entre lesquelles il a jeté son matelas la veille, ou bien ils labourent le sable que l'on sème tous les jours dans *la grande salle*. Car, voyez-vous bien, il est condamné à se nourrir, à se reposer dans cet espace où il fait son état; comme le soldat en campagne, il couche sur le champ de bataille. Mais, en vérité, mieux vaut souvent le bivouac, sur lequel la neige et la pluie ne tombent pas toujours, quoi qu'en disent les *Victoires et Conquêtes* et les vaudevilles militaires.

Au bivouac, l'air pur du matin, les feux du soleil levant, le chant des oiseaux du ciel raniment le guerrier. Le garçon de café, à son grand lever, ne trouve qu'une atmosphère lourde et tout imprégnée des émanations trop connues du gaz, aux-

quelles se mêlent les odeurs, hermétiquement renfermées par les volets de l'établissement, du punch, du vin chaud et du haricot de mouton, que le propriétaire du lieu a partagé à minuit avec tout son monde, sur la table numéro 4, c'est-à-dire celle la plus rapprochée du comptoir. La seule clarté qui vienne égayer le garçon de café à son réveil, est celle du quinquet inextinguible qui veille toujours dans le laboratoire avec l'obstination du feu de Vesta. Quant à ces harmonies matinales, qui signalent le retour de la lumière, le garçon de café est tout à fait libre de prendre pour telles les cris du chat, ou les sifflements aigus des serins de madame qui présentent le passage prochain de la marchande de mouron.

Mais le piétinement du maître qui, à l'entresol, cherche ses bretelles et sa cravate, fait trembler le plafond. En un clin d'œil les matelas de tous les garçons sont élevés. Ce travail demande peu de force, car ces petits meubles qui tiennent beaucoup du silex pour la dureté, participent encore plus de la plume pour la légèreté de poids. Tout cela est jeté, pêle-mêle, derrière une vieille cloison, avec des queues de billard au rebut, les arrosoirs d'été, des damiers cassés et l'antique comptoir que le patron a jadis acheté avec le fonds. Les volets sont détachés, la laitière arrive, le chef descend de sa chambre avec un sac de monnaie sous le bras, madame songe à sa toilette, les pains de beurre s'éparpillent dans des soucoupes, le garçon de fourneau allume son feu, toutes les abeilles de cette ruche sont en mouvement, l'heure du travail a sonné. Après ce premier coup de collier, le garçon de café jouit, dans presque tous les quartiers de Paris, de quelques instants de repos; en attendant la pratique, il arrache la bande des journaux et il étudie la situation des choses dans le grand format, la littérature dans le petit. Assez généralement le garçon de café marche avec le gouvernement et la garde nationale en politique; en littérature il est d'une force gigantesque sur la charade et le cours de la Bourse.

De huit heures à dix, *les cafés au lait* occupent entièrement le garçon. Cette première vente apporte peu de monnaie dans le tronc bronze et or du comptoir. Les *déjeuneurs* au café se composent en général d'employés, de vieux garçons et de provinciaux logés dans les petits hôtels du voisinage. Ces trois espèces d'individus ont une foule de raisons toujours prêtes pour prouver l'utilité de l'économie. Le garçon de café tient à ces clients-là comme à un casuel certain, mais il est avec eux d'une politesse froide; il leur dit toujours que le *Corsaire* et le *Charivari* sont en main, et, lorsqu'ils prennent place devant la table de marbre, il n'a à leur service qu'un très-léger coup de serviette. Il en donne deux pour le café avec *un* beurre, trois pour un café complet. C'est le tarif.

Mais, de midi à deux heures, le café noir, l'eau-de-vie, le rhum et le kirch absorbent toute son attention, toute sa politesse. Les consommateurs de cette seconde période de la journée sont doucement échauffés par le Chablis et le Grave que le restaurateur du quartier leur a servis. Ce sont des citoyens dont l'unique métier est de joyeusement vivre, ou bien des militaires qui se sont liés de cœur et d'âme au camp de Compiègne, des commis-voyageurs qui ont fait avantageusement l'article à Reims ou à Sedan, des jeunes gens de famille qui se sont battus le matin, et à trente-cinq pas, avec des pistolets de poche. De pareils personnages paient sans compter, parce qu'ils

sont heureux ; ils appellent le garçon « mon cher, » ils lui demandent du tabac et l'analyse de la pièce nouvelle dont les journaux ont dû rendre compte. Quand ils quittent le café, ils se tiennent immobiles une seule minute et, dans ce court espace, le garçon les habille de leur paletot, manteau ou redingote, il les coiffe de leur chapeau, il leur met gants et canne à la main et il termine par une de ces révérences qu'on ne saurait rencontrer autre part qu'à Paris. Ajoutez un peu plus de générosité d'un côté, un peu plus d'empressement de l'autre et vous aurez une idée exacte des rapports du garçon avec les consommateurs de café à l'eau après diner.

Les mœurs, les habitudes, la toilette du garçon de café varient selon le quartier où il travaille. Au Palais-Royal, sur les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'au faubourg du Temple, dans une partie du faubourg Saint-Germain, le garçon de café est élégant, aimable, attentif ; la chemise de toile de Hollande ne lui suffit plus ; il y fait adapter une chemisette en batiste ; il change de tabliers comme on change de ministres ; de ses cheveux, toujours taillés à la mode qui vient de naître, s'exhalent les odeurs les plus douces et, par conséquent, du meilleur goût ; sa veste se venge de n'être qu'une veste par la finesse de son tissu, par la grâce exquise de sa coupe ; ses mains sont fines, délicates ; il a du ventre le moins possible. Ce garçon de café-là n'emploie que des expressions choisies ; il lit dans de jolis in-18 dorés sur tranches et reliés en maroquin ; quand on se plaint à lui du café qu'il a servi, il lève les yeux au ciel, il soupire, il vous donne une autre tasse et vous apporte la même cafetière en disant : — Cette fois, monsieur sera content ! — Si un habitué entre en bâillant ou en accusant une migraine ou des douleurs rhumatismales ; le garçon de café réplique avec consternation : — Que voulez-vous ? nous avons une si odieuse température ! Monsieur prend-il du rhum ?... Doué d'une imagination vive, d'un vaste amour-propre, de maux de nerfs, d'une grande flexibilité d'esprit, de tout ce qui constitue, enfin, l'homme infiniment civilisé, il prend les locutions, les manières, l'humeur des individus qu'il sert habituellement. Le garçon de café du boulevard Saint-Martin, un peu égrillard, parce que la Courtille n'est pas loin, affecte, cependant, des airs d'homme confortable. Il est extrêmement littéraire, parce qu'il apporte tous les jours des rognons à la brochette aux fournisseurs ordinaires de l'Ambigu, de la Gaieté et de la porte Saint-Martin. Il sait sur le bout du doigt le nombre des représentations de *Gaspardo* et du *Sonneur de Saint-Paul* ; il a l'honneur d'être tutoyé par quelques dramaturges, il vous dira tous les bons mots de M. Harel, il a parlé deux fois à mademoiselle Georges, et il prête souvent sa tabatière à Bocage. Le garçon de café du boulevard Saint-Martin est, surtout, policé depuis que les marchands de chevaux de la rue de Lancry sont allés faire leurs élèves aux Champs-Élysées.

Au café de Paris le garçon connaît tous les détails, toute la mise en scène d'une course au clocher ; il accable de son mépris un pantalon sans sous-pieds, un chapeau de soie ; il exècre le bœuf bouilli ; Duprez commence à ne plus lui plaire, il dit : aller en véhicule, au lieu de : aller en cabriolet et, dans ses jours de sortie, il ne fume que des cigares à quatre sous.

Jadis, le garçon du café Desmares était prodigieusement militaire. Il connaissait tous les officiers supérieurs de la garde royale, tous les on dit de la caserne d'Orsay et

de Belle-Chasse. Il a perdu cette couleur martiale, mais il est resté aristocrate. Il soupire, il s'ennuie. Comme le faubourg Saint-Germain, il attend.

Les garçons de café du quartier Latin ont aussi leur physionomie à part. Les écoles, la science, la chambre des pairs ont depuis longtemps façonné leur intelligence et leurs goûts. Ils sont de première force aux dominos.

Le café de Foy est l'établissement où le garçon fait le plus vite fortune; c'est, du moins, ce que l'on dit partout. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que nulle part l'éducation de l'homme au tablier blanc n'est aussi parfaite. Le garçon du café de Foy, empressé comme celui du café Lemblin, coquet comme celui des boulevards, a, de plus qu'eux tous, un certain air de dignité, de politesse diplomatique qui annonce un contact plus fréquent avec la vraie bonne compagnie. Le garçon du café de Foy ne ressemble pas aux autres : il est tout à fait lui. Vous remarquerez, en entrant dans l'enceinte où il fonctionne, que toujours il est d'une taille élevée. On dit dans l'arrondissement du Palais-Royal : « Grand comme un garçon du café de Foy. » Militairement parlant, on pourrait établir que les garçons de salle de Paris forment un bataillon dont la compagnie de grenadiers est au café de Foy. Rien de plus modeste, d'ailleurs, que les lambris sous lesquels il sert les amateurs de café. Les dorures, les peintures, les glaces immenses, ne scintillent pas autour de lui ; le luxe ne peut pas lui monter à la tête. Il va et vient dans une salle mesquinement décorée, soutenue par de tristes piliers et chauffée par un poêle qui n'a rien de remarquable que son ampleur. Sous le rapport de la décoration, le café de Foy vit tranquillement, depuis des années, sur la renommée d'une caille, peinte autrefois, par Carle Vernet, au plafond sur lequel elle vole encore à l'heure qu'il est. C'est une vieille maison de la bonne roche, où le garçon est toujours un homme choisi. Il vient là tout jeune, il y grandit, il y blanchit. Il met toute sa vie entre ces vingt pieds carrés dans lesquels un public d'élite s'assied tous les jours. Ne pas confondre avec les fumeurs de cigares qui, pendant l'été, entourent les tables du jardin : nous parlons de l'intérieur, et il est bien convenu que, nous autres amateurs du tabac de la Havane, nous sommes des gens mal élevés.

Il y avait une fois un baron. Pauvre gentilhomme ! il était bien à plaindre. Son vieux castel de Bretagne avait été vendu comme propriété nationale ; ses bons chevaux de bataille avaient été tués dans les guerres de l'émigration ; il avait mis ses diamants en gage chez un juif allemand pour prêter de l'argent à un prince français qui ne le lui avait pas rendu, selon l'usage. Il ne restait au baron de K..... qu'une rente de 4,200 livres et la liberté de vivre, que Bonaparte, premier consul, lui avait fait expédier par la poste, dans un moment de bonne humeur. De retour à Paris, M. de K..... avait sagement arrêté avec lui-même qu'il n'irait plus à l'Opéra, qu'il ne jouerait plus au pharaon, qu'il achèterait un parapluie et qu'il mangerait chez un gargotier. Mais, quoi ! le bon compatriote de Bertrand Duguesclin n'avait pu renoncer à son cher café à l'eau après le dîner : il y tenait comme à sa croix de Saint-Louis, comme à son opinion politique. Brossé, ciré, propre comme un vieux soldat, il venait tous les soirs au café de Foy prendre sa demi-tasse ; c'était sa seule joie au milieu des grandes joies de cette époque, où la France fêtait Marengo et le repos de

la guillotine. Il avait adopté une table devant laquelle il prenait place toujours. Par suite, il était toujours servi par le même garçon, chacun des servants d'un café ayant une ligne de tables à surveiller. M. de K....., élevé au sein de l'opulence, avait contracté l'usage de l'or depuis ses dents de sept ans. Il était habitué à payer, et à payer richement. Entraîné par cette douce routine, il entra un soir au café de Foy sans un sou dans sa poche, et il prit son café comme à l'ordinaire; puis, quand il voulut partir, il tira sa bourse! Le garçon vit tout de suite, dans les traits consternés de l'émigré, le funeste état des choses, et, en desservant sa pratique, il dit à voix basse : « C'est payé ! » En effet, il paya la demi-tasse. Oh ! il faudrait un litre d'encre, un paquet de plumes et deux rames de papier pour peindre les combats que se livra M. de K..... le lendemain quand l'heure du café sonna au cadran de ses habitudes, car le lendemain, comme la veille, le pauvre soldat de Condé était, comme on dit, à sec. Que vous dirai-je ? il entra, possédé par ce besoin aussi terrible que la faim peut être, ou du moins qui est une faim d'un autre genre. Son café fut payé encore par le garçon. Il le fut pendant plusieurs années, et le comptoir ignora toujours ce détail de la grande salle. Seulement, le maître du lieu ne cessait de s'extasier sur l'exquise politesse du *ci-devant*, qui n'entrait, ne sortait jamais sans lui faire deux révérences d'ancienne cour. Hélas ! le vieux gentilhomme croyait saluer son créancier, et son vrai créancier c'était le garçon, dont la discrète bonté ne se démentit jamais, qui supportait patiemment les rebuffades du baron quand le café était moins chaud que de coutume, et qui portait tous les soirs à la dame du comptoir l'argent de la demi-tasse comme s'il venait de le recevoir.

On sait que les émigrés furent indemnisés, un peu chèrement même ! Un jour celui dont il est question arriva au café de Foy avec une énorme cocarde blanche et un portefeuille garni de billets de banque. Il demanda son compte, et on lui dit qu'il ne devait rien. Étonnement, stupéfaction. Le garçon fut appelé.

Le brave homme avoua, en rougissant, que, depuis des années, il payait sans rien dire le café du baron, et le baron pleura, et il embrassa devant tout le monde le garçon de café en disant : « Et toi aussi, mon enfant, tu étais un courtisan du malheur ! »

M. le baron de K..... a dépouillé le garçon de café de la serviette et de la veste, et il lui a donné les fonds nécessaires pour acheter un établissement.

N. B. Ce garçon de café-là était bonapartiste.

Les physionomies du garçon de fourneau et du garçon de billard forment deux types à part et qui n'ont rien de commun avec celle du garçon de salle. Ce dernier, serviteur de tout le monde, est connu de tout le monde; les deux autres sont cloués à une place unique : l'un devant le feu où il prépare le café, le chocolat, etc.; l'autre à un billard, qu'il prend comme fermier au maître de la maison, et avec lequel il spéculé sur les passions des habitués de la poule. La physiologie de ces deux individus ne peut être traitée que par un alchimiste et un joueur de billard consommé. Or, je ne saurais mettre de l'eau en ébullition sans me brûler les doigts, et je n'ai jamais fait au billard qu'un *doublé*, encore était-ce un *racroc*. *Non sum dignus*.

Le garçon de café — genre moderne — ne s'embarrasse pas sitôt d'une famille.

Comme il est, de toute rigueur, bien fait et bien élevé, il vit en sultan au milieu d'un nombre imposant de demoiselles de comptoir. Il n'a, l'heureux homme, qu'à leur jeter le mouchoir, — je veux dire la serviette. — Ce sont elles qui font plisser ses chemises, qui harcellent la blanchisseuse pour que celle-ci tienne toujours le linge d'Oscar ou de Frédéric dans un état de blancheur *entière*. Confiant dans leur zèle, dans leur économie, le garçon de café leur abandonne souvent, même, le soin de payer les mémoires. Quand cet Alcibiade en tablier a trente ans, il songe à l'avenir. Il achète un habit noir pour les jours de sortie, il mange de la pâte de Regnault et il place ses économies. L'ambition éclot dans son cœur, il destitue les inspectrices de sa lingerie, et, dans son sommeil tourmenté, il ne rêve plus qu'établissement à son nom, que grande salle toute d'or comme les palais des *Mille et une Nuits*, avec un comptoir en bois de citronnier, des torrents de gaz et des peintures de Cicéri. Dès ce moment le garçon de café se fait inscrire dans une compagnie de la garde nationale; il cherche une femme et une maison neuve formant coin de rue. Quand il a trouvé l'une et l'autre, il s'entoure des artistes les plus distingués, comme les vieux Médicis quand ils faisaient construire leurs palais; et il fait travailler peintres, doreurs et mouleurs dans le rez-de-chaussée qu'il a loué à raison de 20,000 francs chaque année, sans compter le pot de vin. Les pots de vin se fourrent partout aujourd'hui. A sa voix la palette de vingt Raphaëls s'épuise; ces murailles nues, que les lourds Limousins construisaient encore il y a trois mois, se chargent de fresques étincelantes. A la place des Napoléons à petit chapeau et des inscriptions érotiques tracées naguère au charbon par les gâcheurs, vous voyez de riches et beaux Indiens, — des Indiens d'opéra, — poursuivre le tigre royal sur leurs chevaux de race; vous voyez un tournoi où messire Bertrand Duguesclin emporte le prix devant toute la noblesse de Bretagne; vous voyez des nymphes nues, une Psyché qui s'envole, un Mercure qui porte dans les airs les ordres de son patron; vous voyez des oiseaux de toutes les nuances, des fruits de toutes les couleurs.

Le comptoir, chef-d'œuvre de l'ébénisterie moderne, se dresse dans une niche dorée. Il est orné déjà de coupes en vermeil que Ben-Venuto Cellini n'eût pas désavouées, et une beauté de choix a été retenue d'avance pour occuper chaque jour, à raison de 400 francs par mois, ce trône magnifique. Le garçon de café, devenu maître à son tour, a obtenu un crédit chez les négociants qui vendent en gros les objets de consommation qu'il va donner en détail au public. Une douzaine de réclames, dans lesquelles les courtiers d'annonces citent, à leur manière, les palais d'Armide et de Cléopâtre, sont lancées dans les journaux. Le jour de l'ouverture arrive enfin.

L'établissement nouveau fait 6,000 francs de recettes. Le propriétaire fait mettre des jabots à toutes ses chemises, il marchande un tilbury et il se demande déjà s'il achètera un château en Beauce ou en Normandie. Il jure sur son fourniment de garde national qu'il ne céderait pas son fonds à moins de 600,000 francs, et il dit à tout propos cette phrase qu'il s'est fait faire par un homme lettré de ses amis : Le bouge qui s'appelle le café de Foy!

Mais un autre fou ouvre dans le voisinage un café plus riche encore. Il y a jeté 400,000 francs de dorures, de peintures et de glaces. Le public qui aime à rire va

s'engouffrer tous les soirs dans ce nouveau palais de fée, et l'autre palais, comme celui d'un ministre disgracié, devient une solitude.

Le maître du lieu, alors, est entièrement libre de déposer son bilan et de donner trois pour cent à ses créanciers. Il met à couvert le plus de fonds possible et quant il a satisfait aux exigences de la loi qui régit les faillites, il va vivre de son revenu au pays natal. Mais il n'est qu'un petit rentier, il n'a qu'une maison chétive, deux carrés de choux, une marre pour ses canards de Barbarie. La maladie des rois détrônés le saisit un jour, et il meurt d'ennui au milieu d'une famille inconsolable.

Le garçon de café rococo — celui que ses camarades intitulent dédaigneusement perruque —, a, presque toujours, une femme légitime et des enfants en chambre dans le voisinage. La femme fait ordinairement des gilets ou des pelottes médicamenteuses pour messieurs les chirurgiens herniaires. Chaque tête de cette famille-là, possède à son nom un livret à la caisse d'épargne. Le chef met patiemment sou sur sou pendant des années, et il crie toujours misère, puis un beau matin, il prend aussi un établissement. Mais il ne perd ni son temps ni son argent, à créer un palais de merveilles. A l'affût des faillites, il en trouve une sur son chemin qui lui donne, à un rabais fabuleux, pour 80,000 francs de glaces, de peintures, avec un fonds bien commencé et un matériel tout neuf. Assis sur les ruines des autres, le garçon de café achalande tout doucement la maison dont il est devenu maître. En quatre ans il arrive au chiffre de fortune qu'il a toujours ambitionné. Joueur prudent il cesse alors de tenter le destin et il vend fort cher ce qu'il a acheté presque pour rien. Vous le voyez ensuite faire l'usure dans une petite maison isolée, dont la porte est garnie de ferrures et la cour ornée d'un chien de montagne, toujours de mauvaise humeur.

Parvenu à cet apogée, il est facile à reconnaître : dans les cafés, il paie toujours sa demi-tasse sans rien donner au garçon ; il loge au Marais ou rue de Charonne, et aux Batignolles surtout ; il a un col de chemise très-haut, l'accent de la basse Normandie et un regard à quinze pour cent

Tolérant, laborieux, fidèle, de bonne compagnie, le garçon de café supporte, sans hausser les épaules, les façons départementales de certains consommateurs qui lui demandent effrontément *le bain de pied* et boivent dans leur soucoupe ; il est debout du matin au soir et souvent, par sa manière de servir, il achalande la maison pendant que le maître joue aux dominos, ou à la hausse et à la baisse ; témoin, instrument des bénéfices énormes de ce patron, il amasse sans envie des pièces de deux sous à côté de ce tas d'argent qui grossit tous les jours ; il oublie, il ignore que le tronc touche à la caisse ; il peut, dans l'occasion, répondre convenablement à l'homme du monde qui est venu seul au café et qui aime mieux la conversation que la liqueur. Concluons donc, en présence de tant de qualités et de vertus, qu'une foule d'hommes considérables dans l'armée, la magistrature, la littérature, l'administration... dans l'instruction publique, surtout... ne seraient pas dignes de porter le tablier blanc.

AUGUSTE RICARD.

